

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE V.—Suite.

Des deux cents héros qui avaient remonté le côté une demi-heure auparavant, ils étaient à peu près les seuls survivants à ce conflit suprême. (1)

La bataille était finie et perdue pour nous.

Elle nous coûtait près de deux mille hommes dont deux cent cinquante prisonniers, blessés pour la plupart. Trois officiers généraux, Montcalm qui expira le lendemain, le chef de brigade Sénésergues ainsi que M. de Saint-Ours, lesquels moururent des suites de leurs blessures.

Les pertes des Anglais s'élevaient à presque sept cents hommes, parmi lesquels le général en chef Wolfe, qui rendit le dernier soupir au milieu du combat, et ses principaux officiers. Ce qui prouve que la défense des nôtres fut vigoureuse.

La trop grande précipitation de Montcalm causa notre ruine. Il devait d'abord attendre M. de Vaudreuil avec les réserves laissées à Beauport, puis Bougainville et la Roche-Beaucourt qui avaient l'élite des troupes au Cap-Rouge et qui, comptant bien que le général les attendrait, accoururent en toute hâte, mais ne purent arriver sur le champ de bataille que pour entendre les derniers coups de fusils des vainqueurs. Quel résultat tout différent pouvait avoir le combat, si Bougainville et la Roche-Beaucourt, avec les grenadiers et le corps de cavalerie, fussent tombés sur les derrières de l'armée anglaise, tandis que Montcalm la chargeait de front! On reproche encore au malheureux général de n'avoir pas gardé de réserve, et d'avoir négligé de faire sortir de la ville l'artillerie de campagne qui lui aurait été d'un grand secours.

Mais paix à ses cendres; car il s'ensevelit noblement drapé de sa défaite, et s'il n'eut pas la gloire de vaincre, il eut celle au moins de montrer aux infâmes pillards qui avaient préparé de longue main nos désastres, comment un homme de cœur sait vivre et mourir pour son pays.

Quand Beaulac et Lavigneur arrivèrent à la porte Saint-Jean, on avait la fermer. Ils s'en-gouffrèrent sous la sombre voûte et rentrèrent dans la ville.

La désolation régnait partout. Les rues étaient encombrées de blessés qu'on portait sur des civières, et de soldats dont les vêtements étaient déchirés et les figures noircies de poudre avec de grandes balafres sanglantes.

Les cloches sonnaient à toute volée, le canon tonnait sur les remparts pour tenir les Anglais en respect sur les plaines; et des maisons délabrées par le travail de la bombe, sortaient quelques têtes de femmes effarées qui jetaient les hauts cris.

Lavigneur tourna immédiatement à droite et remonta la rue d'Auteuil, pour s'engager ensuite dans la rue Saint-Louis. Arrivé devant la résidence du chirurgien Arnoux, dont la maison s'élevait sur le site occupé aujourd'hui par l'Hôtel-de-Ville, Lavigneur arrêta son cheval et dit à Raoul:

—Maintenant, allez vous faire panser, mon lieutenant.

Outre le coup de baïonnette qu'il avait reçu dans la jambe gauche, Beaulac avait aussi quelques autres blessures assez légères.

—Bah! ça n'en vaut pas la peine, répondit le jeune homme.

—Allons! allons! il ne faut pas négliger cela, si vous voulez être prêt à prendre part à la prochaine revanche que les Anglais nous doivent.

Raoul descendit de cheval et entra dans la maison qui se remplissait de blessés qu'on apportait à chaque instant.

M. Arnoux, l'aîné, était absent de la ville. Il accompagnait l'armée de Bourlamaque sur les bords du lac Champlain. Mais son jeune frère était resté à Québec.

Lorsque Beaulac arriva chez lui, le jeune Arnoux venait d'examiner la blessure du marquis de Montcalm, et de déclarer quelle était mortelle. Le général avait accueilli la nouvelle de sa mort proclama avec ce sang-froid inaltérable qui est l'attribut des grandes âmes. (2)

Raoul dut attendre une partie de l'après-midi. Arnoux examina enfin ses blessures, qui n'a-

vaient rien de grave. Seulement, il lui recommanda quelques jours de repos.

Ensuite, Beaulac se dirigea vers son logis, dans la rue Couillard. Il resta quelque temps à s'y reposer. Sur les huit heures, il sortit. L'ombre du soir tombait sur la ville. L'artillerie anglaise tirait de Lévis, et l'on entendait le bruit des bombes et des obus qui éclataient avec fracas dans les rues désertes. Nos batteries ne répondaient que faiblement, vu la rareté des munitions.

Raoul porta ses pas du côté de la rue de Léry (1) ou Sainte-Famille. Il la descendit pour tourner le coin des Remparts, qu'il remonta vers la grande batterie.

Arrivé devant une petite maison en pierre, dont les volets étaient hermétiquement clos, il ressentit soudain une douleur atroce dans la région du cœur.

—Mon Dieu! se dit-il en appuyant la main sur sa poitrine, serait-ce donc le pressentiment d'un nouveau malheur!

CHAPITRE VI.

SOURNOIS.

Avant de constater si le pressentiment de Beaulac était bien fondé, voyons un peu ce qui devait se passer le même soir à Beauport et à Beaumanoir.

Terrifiée par la perte de la bataille, l'armée française s'était réfugiée dans l'ouvrage à corne construit à la tête du pont de bateaux. Durant l'après-midi, le gouverneur, M. de Vaudreuil, avait convoqué un conseil de guerre pour aviser à ce qu'il restait à faire. Tous ceux qui le composaient, à l'exception de M. de Vaudreuil et de Bigot, opinèrent pour la retraite de l'armée à Jacques-Cartier.

Selon nous, il n'est pas étonnant que Bigot fût d'avis de livrer immédiatement une seconde bataille; car il savait bien quelle influence énorme la défaite du jour aurait sur les troupes françaises, qui se laissent le plus facilement démoraliser par un revers. Ensuite, il connaissait assez le marquis de Vaudreuil pour savoir qu'il n'avait pas les qualités d'un général, et que M. de Lévis se trouvant absent, on serait très-probablement battu de nouveau, faute d'un commandant habile. Ce qui assurait aux Anglais la possession immédiate de la ville, partant la conquête du pays, et à Bigot la réalisation de ses desseins. Quant au marquis de Vaudreuil, outre qu'il dut se laisser influencer par l'intendant en cette occasion, il n'aurait pas été fiché, sans doute, de tenter, par lui-même, la fortune des armes, afin de pouvoir humilier Montcalm, qu'il n'avait jamais aimé, si la victoire eût toutefois voulu seconder ses efforts.

Mais il fut décidé, par la majorité des officiers présents, que l'on se replierait sur la rivière Jacques-Cartier.

Cette retraite précipitée n'est pas à louer non plus. Car à l'aide des cinq mille hommes de troupes fraîches qui restaient, on pouvait, sans engager une action décisive, harceler l'ennemi, continuer de protéger la ville et veiller à la ravitailler, en attendant le retour de M. de Lévis qui, prévenu de la défaite du treize, descendit de Montréal en toute hâte et arriva le dix-sept septembre au camp de Jacques-Cartier, mais trop tard pour prévenir la capitulation de Québec.

Le soir même de la bataille, alors que les ténébres purent cacher ses mouvements aux troupes anglaises, l'armée française se mit à défilier en silence par le chemin qui mène à Lorette, pour de là se diriger vers la rivière Jacques-Cartier, en traversant Saint-Augustin et la Pointe-aux-Trembles.

Ils portaient donc les uns après les autres, compagnies, bataillons, régiments, lorsqu'un bouquet de broussailles, avoisinant la route qui monte à Charlesbourg, agita presque insensiblement au passage d'un groupe d'officiers à cheval, qui s'en allaient au pas de leur monture. Personne ne remarqua ce léger bruit, non plus qu'un homme qui se tenait tapi dans le fourré. Cet homme avançait prudemment la tête entre les branches et parut examiner avec le plus vif intérêt les cavaliers qui passaient.

L'un d'eux disait à demi-voix à ses compagnons de route, mais assez haut pour être entendu de l'individu blotti dans les broussailles: —Savez-vous, messieurs, que je suis inquiet de Sournois, mon pauvre valet de chambre. Il était ce matin à l'intendance, je l'y ai vu avant la bataille, mais depuis il a disparu. Que diable est-il devenu? S'il était brave, je pourrais croire qu'il a voulu prendre sa part du combat et qu'il a succombé. Mais je connais trop mon homme pour penser un instant qu'il aura voulu affronter les balles quand rien ne l'y obligeait.

—Alors, reprit une autre voix, le bruit de la fusillade l'aura peut-être tellement effrayé qu'il se sera réfugié dans les caves de l'intendance. —Cela se peut, répartit Bigot en riant; car l'ivrogne a toujours eu un faible pour cette partie du palais. A moins, toutefois, qu'il n'ait gagné Beaumanoir.

Les voix devinrent confuses et s'éteignirent peu à peu à mesure que s'éloignaient les cavaliers.

Une autre compagnie passa. C'était la dernière.

Alors l'homme qui se tenait agenouillé dans les broussailles sortit en faisant craquer les branches, et grommela ces mots, tout en s'engageant dans la route qui monte à Charlesbourg.

(1) On voit encore dans la côte qui porte ce nom, l'ancienne demeure seigneuriale, avec pignon sur la rue, de la famille de Léry.

—Votre dernière pensée est la meilleure, monsieur l'intendant; car si je ne suis pas précisément à Beaumanoir, je m'y en vais du moins. Enfin, le moment attendu depuis longtemps est arrivé. Ouf! je me sens tout rompu d'être resté accroupi une heure dans ce tas de branches. Hâtons le pas pour nous dégourdir un peu.

Et Sournois continua d'avancer vers Charlesbourg.

Épiant dès le matin l'issue de la bataille, le valet avait sellé lui-même un cheval à l'intendance, tandis que Bigot était à la haute ville, d'où il regardait la bataille du haut des remparts de l'ouest. Alors que les premiers fuyards descendirent en courant dans la vallée de la rivière Saint-Charles, Sournois sauta en selle, inaperçu, grâce au tumulte qui régnait partout, et gagna le pont de bateaux.

Deux motifs le poussaient à agir ainsi; d'abord, l'exécution du fameux projet qu'il ruminait depuis longtemps de voler le trésor de son maître dans le souterrain de Beaumanoir; ensuite, l'instinct de la conservation, qui le valet possédait à un éminent degré.

Il avait bientôt dépassé les fuyards et s'était rendu à fond de train chez un habitant de Charlesbourg, qu'il connaissait. Après avoir passé là, toute l'après-midi, Sournois avait attendu l'obscurité pour descendre à pied vers le pont de bateaux, et s'était caché dans les broussailles, d'où nous l'avons vu sortir.

Son dessein était de se mêler aux soldats pendant la soirée et d'apprendre d'eux si l'armée n'allait pas retraiter, et si, dans ce cas, l'intendant la suivrait immédiatement.

Mais il y avait à peine quelques minutes qu'il était tapi dans le fourré, lorsque les soldats commencèrent à défilier devant lui.

Quelques lambeaux de conversation qu'il surprit par-ci par-là le mirent bientôt au fait du mouvement rétrograde des troupes. Quant à l'intendant, Sournois l'entendit parler sur son propre compte et le vit disparaître avec l'état-major à la suite de l'armée.

Sifflant un air joyeux entre ses dents, il allait maintenant d'un pas lesté et rapide et remontait le chemin poudreux de Charlesbourg.

Arrivé à l'une des premières maisons de la paroisse, il s'y arrêta. C'était là qu'il avait passé une partie de l'après-midi. Après avoir glissé un écu dans la main de son hôte, il le pria de l'accompagner à la grange avec un fanal pour l'éclairer et l'aider à seller son cheval.

Le vieillard, dont les deux fils étaient à l'armée et qui les savait sains et saufs pour les avoir vus durant la journée, le suivit à l'instinct. Son falot allumé se balançait dans sa main droite à l'chaque de ses pas et répandait sa lumière sur l'herbe humide où se dessinait fantastiquement l'ombre allongée des deux hommes.

—C'est donc bien vrai que les Anglais nous ont battus? demanda le vieillard à Sournois, qui sanglait les courroies de la selle sur les flancs de son cheval.

—Oui, père.

—Mais nos gens ne laisseront pas ça comme ça. Ils vont bien vite prendre leur revanche, je suppose.

—Pas tout de suite, père. L'armée bat en retraite vers la rivière Jacques-Cartier.

—Plait-il? fit le vieillard que l'âge avait rendu sourd.

—Notre armée retraite en ce moment vers la rivière Jacques-Cartier.

—Ah ben! Les Anglais vont donc rester les maîtres ici?

Sournois, sans répondre, sauta en selle et prit congé de son hôte qui murmura en le voyant s'en aller:

—Oui, ces messieurs-là s'en moquent pas mal, eux autres. Leurs poches sont remplies de beaux écus sonnants qu'ils emportent avec eux. Mais nous autres, pauvres gens, il ne nous restera pas grand'chose quand les Anglais auront brûlé nos maisons, nos granges et nos récoltes!

Sournois avait lancé son cheval au grand trot et continuait à gravir la montée de Charlesbourg. Après avoir passé l'église de cette paroisse, il s'engagea dans cette route qui conduit à la longue avenue de Beaumanoir.

La nuit pesait noire et menaçante sur les grands arbres immobiles, et l'écho dérangé dans son sommeil semblait gronder à chacun des pas du cheval, qui se repercutaient sous les voûtes silencieuses de la forêt. Quelquefois même, il semblait à Sournois qu'il entendait derrière lui le galop d'un autre coursier. Il arrêta le sien, pressait de la main l'un de ses pistolets d'arçon et regardait derrière lui.

Mais il n'entendait plus rien que les mille bruissements vagues et mornes de la solitude, avec les hurlements lointains de loups en quête de proie. (1)

—Bah! je suis fou, disait-il, en continuant sa route. Ce n'est que l'écho.

Et pourtant, malgré lui, les gros troncs d'arbre lui faisaient peur, et quand il se retournait sur sa selle pour regarder en arrière, il croyait voir des ombres sinistres embusquées dans le fourré pour épier son passage. Il se sentait encore plus effrayé quand il ramenait ses yeux en avant, car il lui semblait que d'invisibles ennemis allaient sauter en croupe et l'étrangler par derrière.

Il avait honte de ces frayeurs et se disait tout en scrutant le taillis du coin de l'œil:

—C'est étonnant comme je suis tout... chose quand je n'ai rien pris!

(1) Il y avait encore des loups dans nos forêts en ce temps-là.

Enfin, il arriva près du château que la régularité des lignes architecturales faisaient ressortir sur le fond du bois sombre. Quelques lumières brillaient aux fenêtres de la façade, Beaumanoir étant habité depuis le commencement du siège par Mme Péan et celles de ses amies qui avaient voulu l'y suivre.

Sournois avait en soin d'arrêter sa monture à plusieurs arpens de l'habitation. Il s'assura qu'il n'y avait personne qui pût l'épier au dehors, puis sautant à bas de son cheval, il le prit par la bride et le fit entrer dans le bois, à gauche du chemin.

Arrivé à un arpent de la petite tour de l'ouest, il s'arrêta de nouveau après s'être orienté, et attacha les rênes de la bride à un arbre.

Ensuite il se baissa vers le sol, tira l'anneau de cette trappe que nous connaissons, descendit dans l'ouverture béante et referma sur lui la pesante porte de chêne recouverte de gazon.

—Brrroum! fit-il en allumant une lanterne, il est bien humide ce souterrain. Un petit coup ne me fera pas de mal.

Une fois son fanal allumé, il toucha dans la paroi de droite le bouton du ressort qui faisait mouvoir la porte de sa propre cache. Il plongea sa main dans l'ouverture et en retira d'abord une gourde remplie d'un vieux rhum de la Jamaïque, qu'il déboucha en inclinant un peu la tête à gauche tandis que son œil droit à demi-fermé semblait sourire. Puis il pressa le goulot sur ses lèvres dans un gros baiser avec un petit susurrement de langue à chaque gorgée. Enfin, après un long soupir, il rabattit la gourde et la reboucha.

—Hum! fit-il en s'essuyant la bouche sur sa manche, ça réchauffe!

Ensuite, il tira de son gousset une de ces énormes montres du temps passé.

—Diable! dit-il, déjà onze heures, dépêchons-nous.

Et ouvrant la cassette qui contenait ses épargnes:

—Pouah! fit-il en jetant un regard de dédain sur les quelques mille francs qu'elle contenait. Cela valait bien la peine de travailler autant pour si peu. Dans cette seule nuit, je vais en gagner mille et mille fois plus.

Sans toucher à l'argent qui s'y trouvait, il tira plusieurs petits instruments d'acier de la boîte et les mit dans la poche de son justaucorps; puis enfonçant le bras dans la cache, il en tira un grand sac vide en gros cuir de bœuf, et enfin une pince de fer lourde et forte.

Il jeta le sac à terre, appuya la pince contre la muraille et retourna du côté de la paroi opposée dont deux pas le rapprochèrent.

—Hum! dit-il, il s'agit maintenant de trouver le secret qui fait ouvrir cette muraille nue. Ici, il y a bien un bouton comme pour le mien de l'autre côté. Mais j'ai souvent pesé dessus sans aucun résultat. Prenons d'autres moyens.

A l'aide des petits outils dont il était muni, il se mit à fouiller les crevasses de la pierre, pesant ici, grattant là, cherchant plus loin, mais sans succès. Une demi-heure s'écoula dans ce travail infructueux.

—Diable! et le valet frappa du pied—pourquoi perdre ainsi mon temps! A la pince, maintenant que je suis décidé à tout oser.

Sournois saisit la barre de fer à deux mains et sonda le mur, qui rendit un son moins mat en un certain endroit.

—Bon! c'est par ici qu'il faut travailler. Allons.

Et il frappa horizontalement un grand coup sur la paroi du roc.

Le souterrain gémit sourdement.

Sournois s'arrêta.

—Si l'on allait m'entendre, pensa-t-il. Mais bah! qu'est-ce que cela ferait! Il n'y a que moi qui connaisse l'entrée et la sortie du souterrain.

Alors il se mit à cogner hardiment, à tour de bras. Mais la pierre était dure et c'est à peine si la pince mordant dessus en enlevait quelques petits éclats.

La sueur lui coula bientôt sur le front, et au bout d'un quart d'heure, ses bras lassés retombèrent. C'est à peine s'il y avait dans la muraille un trou de la grosseur d'un œuf.

—Sacrébleu! que c'est dur! dit Sournois. Si ça ne va pas plus vite que ça, il me va falloir recourir à la mine et utiliser la poudre que j'ai en soin d'apporter. Pourtant, ce serait malheureux si l'explosion allait endommager le coffre-fort. Il vaut mieux jouer encore un peu de la pince. Mais avant, buvons de nouveau à ma santé.

Après avoir donné une seconde accolade à la gourde, Sournois se remit à l'œuvre avec une nouvelle vigueur.

—Cré tonnerre! s'écria-t-il, au bout de quelques minutes, je travaillerais bien deux jours de la sorte que je n'en viendrais pas à bout.

Il laissa retomber l'un des bouts de sa pince dans un accès de mauvaise humeur.

Mais, ô surprise! l'roulant sur des pivots d'acier, un lourd quartier de roc pivota sur la paroi et découvrit une voûte profonde.

La pince de fer en frappant le sol a rencontré et fait jouer le ressort.

—Et moi qui n'avais pas songé à regarder à terre! s'écria Sournois tout joyeux de ce succès inespéré.

Il saisit la lanterne et en dirigea la lumière sur l'ouverture pratiquée horizontalement dans la muraille.

Une grosse caisse de fer en occupait presque tout l'espace.